

Si dou couvent t'ure la pôrta,
 Le nenne ou jardin trovarai,
 Et me, ou miai, que serai môrta,
 Din mon linçu te me varrai.

— O Magali, si te te fai
 La pouira morta,
 Adonc la terra me faraï,
 Et je t'arraï !

Vore o m'est forci de craire
 Que t'esse un veritobl' amant ;
 Vaiqua mon annelet de veire
 In sovenanci, biau galant.

— O Magali, me rinds content !
 Mais, à te vaïre,
 Ve, le-z-etelle, o Magali,
 Que l'z an pali !

Je clos ici la série de ces citations. Si je n'eusse écouté que mon désir, j'aurais aimé à poursuivre cette étude jusqu'au bout; mais il y a des bornes à l'hospitalité d'un recueil littéraire, et je m'aperçois que je n'ai que trop abusé déjà de la patience du lecteur.

Je croirai, néanmoins, avoir atteint mon but si, affriandé par les discrets emprunts que j'ai faits à cette œuvre remarquable, il se décide à remonter à leur source et à vouloir s'édifier par lui-même. Il y trouvera, lorsqu'il sera parvenu à se familiariser avec cet idiome, nombre de peintures de mœurs et de scènes attachantes, une foule d'expressions heureuses semées un peu de partout, et, chemin faisant, plus d'une beauté de premier ordre.

Il me reste maintenant, pour clore cette série d'études, à étudier notre roman parallèlement avec l'italien, ce premier-né des langues néo-latines, et démontrer pièces en main, si faire se peut, que, quoique évidemment inférieur en grâce et en noblesse à ce fils privilégié, si bien doté par la mère commune, il n'est pas sans avoir conservé par devers lui quelques titres à l'héritage paternel.

F. MONIN.